6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 19 Avril 1909

LES ELECTIONS DE DENAIN : LA LISTE SOCIALISTE TRIOMPHE

COMPTES DU LUNDI

Les tailleurs sont les maîtres du moment.

Les quelques échantillons de soleil qui viennent de nous être donnés, les avertissements placés aux vitrines des pharmacies : « Purifiez votre sang ! C'est la saison nouvelle », l'encombrement des trottoirs par les échelles des peintres, nous ont fait entendre que c'était le Printemps.

Les vendeurs d'habits en vieux et en neuf ont eu de nombreuses visites. Ceux en vieux, de la part de gens qui mettaient au clou leurs « pelures » hivernales. Ceux en neuf pour habiller tout de frais une foule qui ne veut pas être en reste avec les marronniers verdissants et les façades éclaircies par les soins des bons propriétaires...

Les tailleurs ont droit à notre humble respect.

Ils jouent dans notre société un rôle effacé, sans doute, mais considérable d'influence. J'ai déjà entendu des instituteurs, des « amis de Gambetta », des débitants de boissons, des « anciens de 48 », des députés réactionnaires, etc., dire qu'ils avaient fondé et consolidé la République. Je ne serais pas éloigné de croire que cette œuvre est plutôt due à des tailleurs. Notre moral subit avec une grande bienveillance les impulsions de notre vie matérielle. Habillés de clair, nous nous sentons plus légers d'esprit, plus aptes aux actions plaisantes, vêtus de sombre, il semble que la lumière s'arrête au seuil de nous et que nos pensées évoluent dans un clair-obscur méditatif.

D'un état d'âme à une conception politique il n'y a qu'un pas. Les bilieux seront toujours de l'opposition, les rêveurs des réactionnaires forcenés ou des anarchistes extrêmes, les faibles, des partisans des méthodes fortes, les ambitieux, des pseudo-convaincus de n'importe quoi, les gens sensés seront de notre parti, naturellement. Et les tailleurs sont gens habiles à modifier notre état d'âme.

Je veux vous citer en exemple ce qui se passa ces dernières années dans une ville du Nord.

Cette ville semblait vouée à tout jamais au parti clérical et rétrograde. Du fond de leurs sombres boutiques archaïques, les tailleurs à l'ancienne mode guettaient la clientèle pour l'étoffer comme cela se faisait depuis près d'un siècle, selon les mêmes méthodes, avec les mêmes tissus. Il y avait des gradins à monter pour atteindre à la table où le tailleur, austère officiant, dépliait avec mauvaise humeur les pièces de drap, comme un prêtre révélerait à contre-cœur les lourds parchemins où sont consignés les mystères du culte... L'esprit traditionnaliste persévérait ainsi dans la cité. Parmi la masse, vêtue selon les rites, qui arpentait le dimanche la grand'rue, l'innovateur d'un costume inspiré par les modèles de la mode ou de l'étranger se sentait si seul et si bafoué qu'il ne renouvelait pas l'expérience. Cette hostilité à toute importation de nouveauté, entretenue par les tailleurs routiniers, servait les desseins des dirigeants conservateurs. Les idées tombaient sous le coup de la même loi locale...

Mais un jour un tailleur anglais s'installa dans la Grand'Rue. Il fit abattre une vieille devanture et accola, en place, sur les briques du XVIIe siècle, des courbes audacieuses d'acajou, sertissant de vastes glaces. Sur un placard rouge des lettres d'or gueulèrent : « **Jameson and Jameson. English Tailor.** »

Dans les larges vitrines, les étoffes se développaient en flots, des étiquettes annonçaient, à ceux qui ont l'angoisse d'ouvrir une porte pour demander un prix, que pour tant et tant on pouvait s'habiller élégamment... Les tissus du tailleur anglais, ses modèles ne ressemblaient en rien à ce que les vieux tailleurs d'habits de la ville offraient dans la pénombre de leurs échoppes. De grands carreaux se traçaient hardiment sur des fonds de couleur inusitée. Les « cheviots » longuement poilus avaient des aspects inconnus. Aux paletots mesquins des vieux tailleurs, la maison « Jameson and Jameson » opposait les « waist-coach » démesurés, les « waterproof » enveloppants...

La Ville considéra avec stupéfaction d'abord l'étalage nouveau. Cet attentat éclatant à la tradition apeura un peu. Des mois se passèrent avant que personne osât franchir la porte du tailleur anglais. Les cancans indignés des vénérables tailleurs d'habits menaçaient des pires représailles l'audacieux qui livrerait ses mesures à « Jameson and Jameson ».

Un soir pourtant quelqu'un osa. D'autres suivirent. On montra du doigt au passage ces « insensés » aux vestons étrangement roux et vert, zébrés de lignes hardies, engoncés dans des houppelandes, godronnées comme des jupes, et à manches énormes, à retroussis. Pour ne pas faiblir devant les sarcasmes, ces audacieux prirent une allure crâne, la démarche calme des Anglais « j'-m'en-fichistes ». Quelque fierté leur vint de cette héroïque résistance aux vieilles traditions. Ils se sentirent l'âme des ancêtres de la Révolution.

La Ville connut dès lors deux partis. Le parti Vieux-Tailleur et le parti Tailleur-Anglais. Ce dernier, par sa nouveauté, par les adaptations pratiques qu'il préconisait, fit des adeptes. Des dames, délaissant leurs vieilles filles couturières, se firent faire par « Jameson and Jameson » des costumes tailleurs. Leurs allures s'affranchirent. Des modistes durent céder à leurs sollicitations et faire des concessions aux modes nouvelles. Au libraire, on demanda, par crânerie, des romans féministes. L'esprit émancipateur fit de soudains progrès.

Les fournisseurs des Messieurs durent consentir aussi à modifier leurs approvisionnements, à transformer depuis le chapeau jusqu'aux souliers leurs clients qui ressemblaient, quant à l'habit, à des « gentlemen » londoniens. Ces clients, pour compléter la ressemblance, se firent raser à l'américaine. Le faux air de César ou de Napoléon qu'ils se trouvèrent tous à leur miroir, les incita à observer une énergique volonté, afin de parfaire l'identité. Ils évitèrent les gestes et les mots inutiles, cheminèrent d'une hâte mesurée, « anglicisèrent » leur intellectualité dans ce but rêvé d'être pris, au passage, pour un « clerk » de la Cité ou un « business-man » de Chicago.

Le bon marché de la maison « Jameson and Jameson » incita à cette transformation la classe moyenne jusque-là imitatrice des gens de la haute bourgeoisie, qui se confina obstinément, à regret, chez les « Vieux-Tailleurs ».

L'esprit libéral anglais hanta les clients de « Jameson and Jameson ». L'amour de la liberté individuelle passa chez eux, importé de l'autre côté du détroit. La résistance aux idées, aux traditions du Parti « Vieux-Tailleur » les jeta dans des discussions jamais osées jusque-là. L'Eglise perdit leur assiduité. Ils devinrent républicains.

Aux élections municipales, une liste de gauche rassembla un nombre inespéré de voix et la municipalité cléricale, celle du Parti « Vieux-Tailleur », fut fameusement balayée, après que ses membres, de père en fils, se fussent, depuis les institutions échevinales, succédé dans les fauteuils de l'Hôtel-de-Ville...

« Jameson and Jameson », s'appelaient en réalité Dupont et Durand. Leurs tissus écossais et irlandais venaient en droite ligne de Roubaix, mais qu'importe !

L'histoire authentique prouve que la République a une dette de gratitude envers les tailleurs. Contrairement à ce que dit le proverbe, l'habit peut donc faire le moine et le laïc républicain. Respectons les tailleurs, maîtres du moment.

WILL.

CHRONIQUE

A côté du Bonheur

— Ma petite Marthe, je te réserve une surprise pour ce soir, une grande surprise, ainsi d'ailleurs qu'à Pierre, ton mari.

— Vous m'intriguez, ma tante, je bous d'apprendre.

— Eh bien, voilà ! Jacques est à Paris avec Geneviève, sa femme, et ils me font l'amitié de venir dîner. Ne rougis pas. J'ai pensé que, camarades d'enfance tous les quatre, vous auriez plaisir à vous revoir et que vous ne m'en voudriez pas trop de vous réunir ainsi chez moi. Il y a prescription sur mes méchants projets de jadis, heureusement contrariés par le Destin. Dans ma sotte caboche, j'imaginais de te marier à Jacques, sentimental et doux comme toi. Je rêvais aussi de marier Geneviève à Pierre, que tu as épousé par la suite. Leurs natures, pareillement exubérantes, me paraissaient concorder. Vous fûtes même respectivement fiancés quelques semaines que vous avez passées ensemble, à la campagne, sous mes yeux indulgents. Te rappelles-tu, Marthe ? Mais sitôt revenus à Paris, des gens mieux avisés que moi vous firent entendre de sages raisons. Ce fut, Dieu merci, Pierre qui t'épousa, et Jacques épousa Geneviève. Je fus longue à me faire à cette idée. La loi des contrastes triomphait de la similitude des goûts. Pourtant, en voyant aujourd'hui vos gentils ménages, je dois me convaincre que je ne connais rien au cœur humain, et je ne veux plus me mêler de marier personne.

— C'est vrai, dit Marthe en souriant, on nous fit comprendre que nous nous trompions de route. Il était temps encore de changer, et nous changeâmes loyalement, sans arrière-pensée. L'aventure était peu banale, et j'avoue que je ne serai pas fâchée, ce soir, de retrouver cet excellent Jacques, dont j'ai failli être la femme et que je n'ai pas revu depuis. Mon mari n'aura rien à dire, puisqu'il retrouvera, de son côté, son ancienne fiancée, Geneviève. Ce sera tout à fait piquant.

Et, en effet, les deux ménages eurent grand plaisir à se revoir, après si longtemps que les exigences de la vie les avait tenus éloignés. Pierre habitait Paris, tandis que Jacques était fonctionnaire en province.

Ils se jetèrent dans les bras les uns des autres.

— Bonjour, monsieur mon mari manqué !

— Bonjour, mon ex-femme !

— Dire, tout de même, que j'ai été à deux doigts d'être liée à vous pour toujours !

— C'est terrible à penser, n'est-ce pas ?

— Brr... Nous nous serions arraché les cheveux.

— Il paraît que vous aimez le sucre dans tous les plats. Moi, je le déteste.

— Vous êtes frileux, et moi je ne peux dormir que les fenêtres ouvertes.

— Nous aurions déjà divorcé.

— Sans aucun doute...

— Hou ! la vilaine !

— Hou, le vilain !

— Aviez-vous l'air assez nigaud, entre nous, quand vous me faisiez la cour !

— A propos : vous avez modifié votre coiffure ; vous avez bien fait. Celle que vous portiez de mon temps ne vous allait pas.

— Oublieux ! vous piétinez vos souvenirs d'amour !...

— Energiquement.

— Mes enfants, ne m'accablez pas, fit tante Herbelin. Je croyais bien faire en vous unissant, et la Providence, heureusement, y a mis le holà ! Rendez-lui grâces. Il me semble qu'elle eut joliment raison, car vous formez, tels que vous êtes maintenant, les deux plus adorables couples qu'on puisse rêver.

Et comme il s'amusaient beaucoup de ces souvenirs, ils décidèrent de finir la soirée ensemble, chacun prenant pour cavalière celle qui avait manqué devenir sa femme.

— Votre bras, Geneviève ! dit Pierre.

— Votre bras, Marthe ! dit Jacques.

Et après le dîner, les deux couples ainsi formés, rétablis comme ils l'avaient été autrefois, prirent congé de la bonne tante qui se couchait tôt, puis s'en furent en promenade, troupe joyeuse...

***

Ils marchaient deux par deux, à quelque distance, ayant résolu de flâner droit devant eux, en bavardant. Cette soirée de juin était douce, et ils pourraient pousser jusqu'au bois de Boulogne, aux allées si délicieusement fraîches, la nuit.

Marthe et Jacques allaient devant.

Ils se questionnèrent d'abord beaucoup sur mille détails de leur vie, leurs goûts présents, leurs habitudes.

— Pensez-vous toujours ceci ?

— Oui...

— Tant mieux. Aimez-vous encore cela ?

— Je n'ai point cessé.

— Pas possible !

Mais, entre eux, il n'y avait plus de maquerie, comme tout à l'heure. Leur gaieté même semblait tombée, et ils restaient, par moments, silencieux, côte à côte, presque gênés.

— Qu'avez-vous, Marthe ?

— Rien... Mais vous aussi, vous êtes sombre !...

— La mélancolie de cette avenue déserte, dans le bois.

— Dites plutôt celle des heures anciennes qui revivent...

— Peut-être !...

— Vous souvenez-vous ?

— Je me souviens...

— Sans ironie ? Vous en riiez tantôt...

— Nous n'étions pas seuls, Jacques. A présent, je ne ris plus, je vous jure, j'ai le cœur gros.

— Vous ?

— Moi...

Jacques baissait la tête, embarrassé, en proie à un trouble évident.

— Pendant le dîner, à tante Herbelin, vous avez dit que vous étiez content de votre sort ! fit la jeune femme.

— Oui, je l'ai dit... mais ce n'est pas vrai ...

Marthe regarda son compagnon. Il était très pâle et balbutia :

— Excusez-moi... Je n'aurais pas dû vous laisser voir...

— Parlez, au contraire... Mon ami, je comprends, vous n'êtes pas heureux ?

— Non !...

— Pourquoi ? demanda-t-elle après un silence.

— Je ne sais... Pour mille raisons... Peut-être parce qu'en me mariant, mon cœur avait battu pour une autre...

— Si fort que cela, vraiment, Jacques ?

— Oui, si fort... et le cœur, voyez-vous, se reprend mal... Le bonheur qu'il essaie de se bâtir est comme ces échafaudages dont les soutiens sont brisés à la base. Un jour vient, infailliblement, où tout s'écroule...

— Mais... votre femme... Geneviève...

— Je ne l'aime pas... Il m'a été impossible de l'aimer.

— Elle s'en doute ?

— Non.

— C'est triste, cela.

— Oui, bien triste, car on ne fait sa vie qu'une fois, et quand on ne la fait pas selon son cœur, on a des heures horribles, des heures que vous ne pouvez pas savoir.

— Si, Jacques, je les sais !...

Il la regarda, surpris.

— Qu'avez-vous, Marthe ? A quoi faites-vous allusion ?

— Je pense, répondit-elle, qu'autrefois nous devions nous marier ensemble, que c'était l'idée de cette vieille fille, qui prétendait s'y connaître en cœurs de vingt ans, et qui s'y connaissait, en effet... Et, à côté de vous, ce soir, dans cette solitude, par cette nuit tiède de printemps, j'ai l'impression douloureuse de vivre un rêve...

— Un rêve !...

— Ce n'est peut-être pas le mot juste. On appelle ainsi ce que l'on souhaite. Peut-on appeler de même ce que l'on regrette ?

— Qu'avez-vous dit, Marthe ?

— Oui, que je regrette... Je n'ai pas été comprise par Pierre comme je l'aurais été par vous. Il n'en sait rien, lui non plus, mais il y a un abîme entre nous, entre nos caractères, entre nos âmes... et il me fait beaucoup souffrir... et souvent, très souvent, je pense à l'autre vie que j'ai été si près d'avoir...

— Entendez-vous, derrière nous, Geneviève et Pierre qui rient follement. Eux aussi étaient faits pour s'entendre.

— Pourquoi est-on venu nous séparer ?...

— Oui, pourquoi ?...

— J'ai tort, n'est-ce pas ? de vous dire ces choses ?...

— Non !... au contraire...

— Vous rappelez-vous ?...

— Je me rappelle...

— A vos côtés, ainsi, j'ai un peu l'illusion du passé...

— Du bonheur perdu...

Et, dans le mélancolique décor des bois endormis, ils remuèrent la cendre de leurs cœurs...

***

— Ohé ! les anciens amoureux... Il est temps de rentrer, je crois ! s'écria Pierre, gaiement. Avez-vous bien devisé tous les deux, et sans trop vous disputer ?

— Ne m'en veuille pas, Jacques, si, avec ta femme, nous avons fait quelque peu les fous. Vous avez dû nous entendre rire derrière vous, qui paraissiez passablement graves, par parenthèse.

Et ils se dirent adieu, se séparant de nouveau pour de longues années.

La vie les reprit, et cette soirée n'eut pas de lendemain.

— De vrais bijoux, ces deux ménages, répète à qui veut l'entendre la bonne tante Herbelin. Figurez-vous que j'étais assez sotte pour croire...

Et, en avouant pour la centième fois ce qu'elle appelle « sa méprise », la pauvre femme fait des théories à n'en plus finir sur la loi des contrastes, en matière d'amour...

Max VILLENEUVE.

La bonne precaution

(La scène est à Constantinople).

UN ETRANGER, voyant passer un enterrement. — Comme tout le monde est ému !

UN TURC. — Par la barbe du Prophète, il y a de quoi. C'est l'enterrement de ce pauvre Bababoum Effendi, qui a été assassiné hier.

L'ETRANGER. — Ah ! pourquoi donc ?

LE TURC. — Par erreur. Le malheureux ressemblait à Embour Bey, qui était détesté... On s'est trompé.

L'ETRANGER. — On devrait bien faire attention. (Passe un deuxième enterrement). Tiens ! Voilà encore tout le monde qui pousse des cris de désespoir.

LE TURC. — On en pousserait à moins. Figurez-vous que l'on conduit à sa dernière demeure ce pitoyable Mustapha Pacha, qui est mort si malheureusement.

L'ETRANGER. — Cela arrive à tout le monde de mourir. De quoi donc est-il mort ?

LE TURC, avec des larmes dans la voix. — Il a été assassiné.

L'ETRANGER. — Encore !

LE TURC. — Oui, et ç'a été encore une erreur. On l'a pris pour Kakaouette Eddine.

L'ETRANGER. — Ah ! ça, vos assassins sont donc tous myopes ? (Passe un troisième enterrement. Nouveaux signes de désespoir). Vous n'allez pas me dire que c'est un troisième assassiné.

LE TURC. — Mais si, hélas ! Et on le regrette bien. On l'aimait tant ce cher Houvatu-mon-Chérif.

L'ETRANGER. — Alors, pourquoi l'a-t-on tué ?

LE TURC. — On s'est trompé. Il ressemblait à quelqu'un. Je ne sais pas à qui.

L'ETRANGER, se précipitant chez un marchand de couleur. — Vous avez de la teinture verte ? Oui. Tenez, voilà vingt francs, donnez-m'en un pot et versez-la moi sur les cheveux et sur la barbe... Je tiens expressément à ne ressembler à personne.

FANCY.

ECHOS

CLICHES SUR PEAU

Les journaux américains annonçaient, il y a quelques années, qu'un photographe de New-York venait d'inventer le moyen de reproduire des photographies sur la peau humaine.

Cette découverte a eu, paraît-il, beaucoup de succès, et aussitôt après un certain nombre de jeunes femmes et de jeunes filles appartenant à la meilleure société new-yorkaise ont fait photographier, qui sur leur épaule, qui sur leur poitrine, le portrait de leur mari ou de leur fiancé.

Cette nouvelle mode a remplacé celle du tatouage, qui avait de nombreux adeptes dans la société américaine. La photographie sur la peau présente cet avantage qu'elle peut s'effacer avec un certain produit, alors que le tatouage est à peu près indélébile. En cas de divorce, il est très facile de remplacer un portrait par un autre, et la ressemblance est garantie !

LA VITESSE DE L'HIRONDELLE

Un colombophile anversois a fait une curieuse expérience ayant pour but de comparer le vol de l'hirondelle à celui du pigeon voyageur.

Ayant réussi à s'emparer d'une hirondelle nichant sous le toit de sa maison, il la marqua d'un trait au pinceau rouge et la confia au convoyeur du rapide de Compiègne, lequel accompagnait 230 pigeons voyageurs de la « Fédération colombophile ».

Lâchée le lendemain matin, à 7 h. 1/4, en même temps que les pigeons, l'hirondelle prompte comme l'éclair, prit tout de suite la direction du Nord, alors que les pigeons, en laborieuses spirales, cherchaient encore leur direction.

A 8 h. 33, la messagère du printemps regagnait son nid anversois. Les premiers pigeons n'arrivaient que trois heures plus tard. L'hirondelle avait franchi 235 kilomètres en une heure sept minutes, soit 207 kilomètres à l'heure. Les pigeons firent à peine du 57... Ils jugeront sans doute inutile de tenter de battre ce record.

ALLUMETTES ET TABACS

D'après une statistique que publie la direction des manufactures de l'Etat, le bénéfice net du monopole des allumettes a été, l'an dernier, de 27.495.527 francs, et celui du monopole des tabacs de 386.306.913 francs.

Il a été fabriqué 38.034.302.460 allumettes dont, en chiffres ronds 33 milliards et demi en bois soufrées, 2 milliards de suédoises, 1 milliard de tisons et 1 milliard et demi en cire.

Il a été vendu, sous diverses formes, 40 millions de kilos de tabac, pour une valeur de 470 millions et demi de francs.

La guerre civile en Turquie

Les deux Turquies sont aux prises. — Les régiments de Salonique aux portes de Stamboul. — L'orage gronde contre le Sultan. — Les troupes mutinées fusillent leurs officiers. — En Asie-Mineure des fanatiques massacrent les chrétiens.

Les renseignements que nous apportent aujourd'hui les journaux de Constantinople du 13 et du 14 avril permettent de se faire une idée un peu plus exacte du mouvement contre-révolutionnaire qui vient de tout remettre en question dans l'empire ottoman.

Ce n'est pas un mouvement d'opinion publique, même local, qui a renversé le gouvernement. C'est une bande de soldats soudoyés, qui avaient préalablement emprisonné leurs officiers. Les soldats avaient les poches pleines d'argent, ils se vantaient d'avoir de quoi faire bombance tout un mois.

D'où venait l'argent ? Les softas, les étudiants en théologie, qui ont fanatisé la troupe, se trouvaient, paraît-il, dans le même cas. Les anciens officiers de la garnison de Constantinople, presque tous sortis du rang, illettrés, ont été accessibles aux mêmes arguments. Dès lors, tout s'explique. Une conjuration de soldats et de softas, habilement fomentée par les anciens espions en détresse, payée avec les millions mis prudemment de côté par les créatures de la Vieille Turquie, peut-être encouragée par les mécontents de la Jeune Turquie, a brusquement mis la main sur le gouvernement. En même temps, en province, dans les districts asiatiques où l'influence des anciens secrétaires arabes du Palais peut encore se faire sentir, dse troubles éclataient, des massacres commençaient. On retrouve là tous les procédés des hommes qui ont perdu l'ancien régime.

Dans ces circonstances, un espoir est permis.

Les mutins ne sont pas les maîtres de la capitale. Ils sont en ce moment dans la main de Nazim Pacha, l'adversaire irréconciliable du despotisme. Ils n'ont pas pu ou pas osé bouleverser la capitale au point de rendre la guerre civile inévitable. Leurs complices ne se découvrent pas. Ils ne sentent pas le succès assez solide pour revendiquer le bénéfice de l'émeute. Le Sultan affirme qu'il veut le maintien de la constitution. Le nouveau ministère n'est guère qu'une seconde édition, corrigée, de l'ancien. Dans tous les vilayets de Roumélie, dans une grande partie de l'Asie Mineure, la population musulmane et chrétienne proteste avec énergie contre la contre-révolution. De toutes parts, les promesses de concours affluent à Salonique. Les meneurs en sont réduits à déclarer qu'ils n'avaient l'intention de rien changer. Les mutins eux-mêmes ne paraissent plus bien savoir ce qu'ils voulaient ; il n'est pas impossible du tout que, sûrs de l'amnistie, ils fassent simplement amende honorable. Dès lors, les risques d'une collision sanglante sous les murs de Constantinople diminuent.

Quand l'armée de Roumélie, qui se concentre à Tchataldja, s'avancera vers la capitale, elle ne trouvera peut-être pas d'ennemis devant elle, mais des parlementaires.

SERGE.

A TCHATALDJA

On sait que c'est à Tchataldja que s'est réunie l'avant-garde des troupes fidèles à la politique du comité « Union et Progrès ». Ces troupes, qui comprennent environ 4.500 hommes, ont formé un camp et s'y sont fortement retranchées.

Tchataldja est une toute petite ville de 5.500 habitants — mais un point stratégique important — située à la pointe orientale de la presqu'île des Balkans, sur la ligne de chemin de fer reliant Constantinople à Andrinople d'une part, et à Salonique d'autre part. De cette localité, que quarante kilomètres à peine séparent de Constantinople, les bataillons du gouvernement de Salonique commandent toutes les routes qui conduisent du Bosphore vers les districts intérieurs de la Turquie d'Europe. Ces bataillons reçoivent d'heure en heure les contingents qui surviennent des provinces.

Les troupes "Jeunes Turques" en marche sur Constantinople

Constantinople, 18 avril. — Deux trains militaires contenant chacun huit cents hommes d'infanterie du 3e corps d'armée sont arrivés ce matin à Tchataldja. Cinq autres trains sont attendus dans les vingt-quatre heures et on prépare à Salonique l'envoi de quatre autres convois.

Après un arrêt à Tchataldja, les deux premiers trains ont continué leur route jusqu'à Spartakuleh, à l'intérieur de la ligne de fortifications de Hademkot, que l'artillerie avait évacuées pendant la nuit.

Les troupes de Salonique se rassemblent à Spartakuleh et, par leur jonction avec celles d'Andrinople, on estime qu'elles seront demain au nombre de sept mille hommes sur ce point.

La proximité des troupes de Salonique a causé une profonde impression dans la capitale.

LE GOUVERNEMENT VEUT NEGOCIER

Le gouvernement a envoyé à Tchataldja une mission composée de deux pachas, trois oulémas et trois députés pour faire comprendre aux soldats que la Constitution est maintenue et leur expliquer la signification de la contre-révolution de mardi. Mais on assure que les chefs des Jeunes-Turcs n'ont rien voulu entendre.

Une autre délégation, composée de vingt-cinq députés, part ce soir pour aller, au nom de la Chambre, assurer les partisans du Comité que la Constitution est respectée.

La situation est grave, car le moindre incident peut provoquer un conflit et les nouvelles des provinces peuvent amener l'explosion des haines de races, latentes à Constantinople.

Mutinerie d'artilleurs

Les douze cents mutins se rendent au ministère de la guerre. — On leur offre des rafraîchissements.

Des artilleurs de Hademkoi se sont mutinés la nuit dernière : ils ont emprisonné quelques-uns de leurs officiers et ont forcé les autres à revêtir des uniformes de simples soldats ; puis ils sont partis, au nombre de 1,200 pour la capitale, afin de s'assurer que la Constitution était respectée et que le sultan était bien vivant.

A la gare, ils ont été reçus par un chasseur de Salonique qu'on croit être un officier déguisé. Ils se sont rendus d'abord au ministère de la guerre, où on leur a offert des rafraîchissements, puis devant le Parlement, où le président provisoire de la Chambre et un autre député leur ont adressé des discours qui les ont rassurés.

Enfin, des prières ont été dites et le sultan a été acclamé.

Les artilleurs sont repartis ensuite pour Hademkoi avec la délégation parlementaire.

Le Commandant en chef des troupes "Jeunes Turques"

Salonique, 18 avril. — C'est Pertev pacha, chef d'état-major, qui a pris le commandement en chef des troupes concentrées à Tchalaldja. C'est un officier de grande valeur, qui fit ses preuves pendant la guerre russo-turque.

Le mouvement de contre-réaction s'accentue ; en dehors du 3e corps d'armée (Salonique) et du 2e corps (Andrinople) il est certain aujourd'hui que le 4e corps (Erzeroum-Trébizonde) fait cause commune avec les Jeunes-Turcs.

La Réunion du Parlement

Constantinople, 18 avril. — La Chambre a entendu la lecture d'une lettre du grand vizir communiquant la dépêche suivante :

Une commission a été envoyée à Tchataldja. Cette commission ayant demandé aux troupes concentrées à cet endroit d'ajourner leur marche sur Constantinople, celles-ci l'ont promis en ajoutant qu'elles laisseraient toute responsabilité au gouvernement pour le cas où des mesures militaires seraient prises en attendant.

La lettre ajoute que le cabinet recommande à la Chambre d'envoyer à Tchataldja une délégation de députés, qui a été élue.

Ensuite ont été lues *trente dépêches de protestation contre les événements de mardi, déclarant que presque toute la population et l'armée sont prêtes à marcher sur Constantinople si le changement de régime n'est pas annulé ou si la Constitution était quelque peu en danger.* Parmi les dépêches, il y en a une des chefs du 4e et du 2e corps ; ce dernier déclare que si la Constitution ou la Chambre sont en danger, le corps entier viendra à Constantinople.

Des dépêches semblables venaient de diverses divisions du corps de Salonique.

La séance a été interrompue dans le but de recevoir les troupes venant de Tchataldja ou, ce qui est plus correct, de « Hademkoi ».

Le président de la Chambre a salué les troupes concentrées devant la Chambre.

Puis le Jeune-Turc Yousouf-Kemal a pris la parole.

Il a dit aux troupes qu'elles étaient le soutien de la Constitution qui, du reste, n'est pas en danger.

Après une vive discussion dans laquelle l'Albanais Ismail-Kemal a cherché à démontrer, sous le bruit de l'opposition, que le changement de gouvernement était constitutionnel, la Chambre a décidé de répondre aux dépêches de protestation dans le sens de la proclamation.

La Chambre a adopté une motion du Jeune-Turc Aarif demandant que l'assemblée exigeât du gouvernement la garantie de la vie des députés absents, ainsi que l'abolition de la censure des dépêches.

L'UNION OTTOMANE

LE SULTAN PROMET LE MAINTIEN DE LA CONSTITUTION.

Toutes les organisations politiques, comités, associations et ligues, sans distinction de race ou de religion, ont formé un comité sous le nom de « Comité de l'Union ottomane » dans le but de défendre la Constitution et de maintenir la loi constitutionnelle basée sur le Chériat.

La séance de la Chambre a été des plus mouvementées. Après l'élection des trois candidats à la présidence, on a lu des télégrammes provenant de provinces rouméliotes, signés des commandants militaires et des notables chrétiens et musulmans et menaçant de marcher sur Constantinople si le ministrère anticonstitutionnel actuel n'était pas renversé.

La Chambre a décidé d'envoyer des réponses rassurantes à ces télégrammes.

Un supplément officiel a publié hier une